

Journal de débordement

Mercredi 6 MAI ! (au-dessus des normales saisonnières) - vitesse de croisière : à quai - (campagne - village)

J'ai sauté le mois d'avril. Je l'attendais pourtant, j'y croyais comme un antidote à mars, et puis rien ou presque, un pétard mouillé, un jour sans marée, une promesse classée sans suite. Bref, nous étions bel et bien embarqués sur un de ces paquebots maudits pour une traversée sans boussole. Désormais, les côtes ont disparu du champ de vision et l'horizon reste obstinément flouté par des brumes.

Va savoir où nous débarquerons.

Avril s'avère aussi insipide et terrifiant que n'importe quel discours politique actuel rempli de contradictions grossières. Le malaise de la population devient une normalité, une généralité.

La confiance fragile est en réa, il y a peu d'espoir, on a trop attendu pour la sauver, il aurait fallu traiter dès les premiers symptômes.

Chez nous on s'adapte, entre frénésie ouvrière et mollesse hébétée, on devient des experts en remplissage de journées sans fin, on fabrique du contenu, on bricole avec l'horloge, on décale un peu tous les horaires, les marqueurs habituels, repas, couchers, levers. Mon mari et moi nous planquons souvent à l'extérieur pendant que les enfants font leurs devoirs bien rangés dans la maison. On a de plus en plus de terre sous les ongles, mais on se soigne au savon de Marseille. Au moins là, les choses sont claires, les pousses de tomates ne mentent pas, les patates ne sont pas compliquées, et les escargots progressent inéluctablement. Ceux-là, je les collecte avec soin pour les assigner un à un à des travaux forcés sur les branches du buis. J'ai décidé de chercher un remède à la Pyrale (chenille asiatique qui dévore le grand buisson laborieux que nous aimons tant et qui nous protège efficacement des regards). Sans ce buis, nous sommes à poil. Juste après la saison de la grippe, démarre celle de la Pyrale, alors je chasse la chenille à la pince à épiler ou même à mains nues.

Les chiffres sont là, autour de nous c'est une hécatombe, tous les ans on brûle du buis dévoré pour éradiquer les bestioles insatiables. J'entraîne donc des générations d'escargots à enrayer le désastre. Il paraît qu'après les buis, les chenilles s'attaqueront aux figuiers, impensable monde qu'un monde sans figuier.

Pendant ce temps l'addition n'en finit pas - calcul non calibré et discutable - l'ascension des victimes, le comptage et le tracé des courbes. Nous voilà coincés entre l'égrenage des disparus, et le temps de gagné. La liste des pays s'affiche tous les soirs, les quotas, qui va prendre la tête ?

Quant au temps artificiel, celui que l'on s'impose à coups d'agendas, de rendez-vous, d'horaires, de rappels, celui-là est presque suspendu. Il semble que les rails du quotidien abandonné mi-mars, vont être refondus. La voie pourrait être rapidement envahie par des herbes folles. Il nous reste à vivre un moment unique en marge du désespoir. La cellule familiale représente pour nous un refuge

tendant, enveloppés par la présence de chacun et la douceur du printemps, nous pourrions presque oublier que ce n'est pas habituel, comme un ciel sans avion. J'en suis immédiatement tombée amoureuse, et je regrette à l'avance l'envahissement sonore et visuel que ces trajets vont faire à nouveau. J'ai relégué mon amour du voyage dans le placard des amants infortunés. Pour l'instant.

Avril c'est aussi les nouveautés, les apprentissages de la vie sous le régime de la distanciation sociale.

Il y a eu les masques. Vivre avec, s'imaginer tous semi-visibles. Des yeux qui essaient de soutenir une bouche absente. On se voile pour s'épargner mutuellement. On baigne dans la chaleur humide de son propre souffle. La buée envahit les lunettes, le nez est écrasé, les oreilles sont en choux-fleur et la voix comme derrière un rideau de velours. Et je me demande comment la canicule 2020 va se vivre avec cet accessoire-là.

Parce qu'en mars, on avait la précipitation de l'arrêt en masse, le trébuchement de l'élan brisé et l'impression de pouvoir ne sauter qu'une seule case avant de reprendre la course vitale. La surprise de cette obligation à ne pas faire comme d'habitude a créé un piétinement impatient, une danse frénétique, de recettes en recettes, de placard en placard, de série en série. Ont suivi l'exploration hasardeuse des tiroirs à bordel, des fonds de commodes, les suites d'expérimentations vestimentaires, capillaires, l'excavation de dizaines de talents ignorés ou non exploités - faute de temps et d'espace - et des échanges plus nombreux et sûrement plus détendus avec les proches. Nous sommes soudain tous liés autour de la même notion du devoir des confinés, tendus ensemble vers le projet lointain de se retrouver bientôt, sains et saufs : nous sommes en quête du Graal du rapprochement physique sans danger.

Tous ou presque, nous avons semé des radis, sur des balcons, terrasses, même sur le rebord des fenêtres, planté un trognon de céleri, recueilli une limace de salade, admiré une poule comme s'il s'agissait du dernier dinosaure vivant, et regardé avec envie partir les chats en toute liberté, à travers le feuillage ou sur les toits. Salauds de chats, égoïstes, inconfinales.